

# Futuna ou « l'enfant perdu »... Un timide biculturalisme

Frédéric Angleviel, Claire Moyse-Faurie

DANS HERMÈS, LA REVUE 2002/1 (N° 32-33), PAGES 377 À 384

ÉDITIONS CNRS ÉDITIONS

ISSN 0767-9513

DOI 10.4267/2042/14395

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://preprod.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2002-1-page-377.htm>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour CNRS Éditions.**

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

**Frédéric Angleviel**  
*Université de la Nouvelle-Calédonie*

**Claire Moyse-Faurie**  
*Langues et Civilisations à Tradition Orale (LACITO), CNRS, Paris*

## **FUTUNA OU « L'ENFANT PERDU »... UN TIMIDE BICULTURALISME**

À une époque où le multiculturalisme n'est plus automatiquement synonyme de réussite sociale et institutionnelle, il nous a paru intéressant de présenter l'un des archipels les plus isolés du Pacifique francophone et de se demander si sa faible ouverture au monde fut plutôt dommageable ou bien un privilège. À l'écart des grands circuits commerciaux, bien que découverte par les Hollandais dès 1616, Futuna a préservé jusqu'à nos jours l'essentiel de ses traditions et de son mode de vie autrefois entièrement basé sur l'auto-subsistance. Son adhésion au statut de territoire français en 1961 dans le même cadre institutionnel que l'île de Wallis a cependant bouleversé l'agencement de ses relations avec les îles voisines et a sensiblement modifié son niveau de vie, intégrant partiellement « l'enfant perdu » cher à Bougainville (1768) dans le maillage administratif français. Quoique isolé, cet archipel était traditionnellement perméable aux influences régionales, et ce jusque dans les années 1930. Aujourd'hui tourné vers Wallis, la Nouvelle-Calédonie et la lointaine Métropole, Futuna fait progressivement l'apprentissage du biculturalisme.

## Un archipel isolé depuis toujours

L'archipel de Futuna et d'Alofi, situé à 14°20' de latitude sud et à 178°5' de longitude ouest, est éloigné de Wallis et de Fidji par respectivement 230 et 350 km d'océan. Il ne couvre qu'une superficie de 64,5 km<sup>2</sup> ce qui en fait un point non seulement sur une mappemonde mais aussi dans l'immensité de l'océan Pacifique.

Cependant, ce point s'avère visible dans un rayon de 60 km car il est constitué de deux îles hautes (le Mont Puke à Futuna culmine à 524 m, le Mont Kolofau à Alofi atteint 417 m). Dotés d'un vaste hinterland symbolique, les Futuniens ont, jusqu'à l'arrivée des premiers missionnaires, essentiellement occupé les zones montagneuses — mieux protégées — surplombant le rivage, plutôt que les bords de mer. Sur le plan humain, la nécessité d'avoir des champs dans la montagne a forgé des générations de cultivateurs endurants, souvent perçus comme de redoutables guerriers par leurs « lointains » voisins wallisiens ou par les chefs de guerre tongiens.

Parallèlement, Futuna ne possède qu'un étroit récif frangeant d'une cinquantaine de mètres s'achevant par une barre dangereuse, ce qui n'incita guère les Futuniens aux activités maritimes même si l'île d'Alofi, non habitée de nos jours de façon permanente, présente un petit lagon sur la côte Nord/Nord-Ouest. Si les Futuniens ont longtemps su construire de grandes pirogues à balancier (*togiaki*) capables d'affronter le large, ils privilégièrent l'usage d'un simple tronc évidé (*kumete*) pour leurs déplacements dans les baies ou entre Futuna et Alofi (Guiot, 1997). Ainsi, avant même l'arrivée des Occidentaux, Futuna était perçue comme une île difficile d'accès et dont les habitants ne visitaient qu'occasionnellement leurs voisins.

## 2750 ans de monoculturalisme tempéré

Les recherches archéologiques ont mis en évidence un premier peuplement austronésien datant d'au moins 800 av. J.-C. (Frimigacci, 2001). Les premiers arrivants, qui utilisaient des poteries de type *lapita*, se sont installés face aux passes et privilégiaient les produits de la pêche et de la chasse. Bientôt, ils utilisèrent l'ensemble du terroir. Sur le plan politique, ils passèrent par les différentes étapes de la colonisation première des îles telles qu'elles ont été décrites par Patrick V. Kirch (1996).

Lors de l'irruption européenne, il restait à Futuna deux chefferies — Alo et Sigave — ayant à leur tête deux *aliki sau* appelés improprement « rois » par les Européens. L'existence persistante de deux chefferies a donné lieu à plusieurs tentatives d'explication, parmi lesquelles différentes vagues de peuplement ou une diversité écologique. C'est ainsi que la tradition orale rapporte que deux chefs samoans, Mago et sa compagne Tafaleata, arrivèrent à Futuna dans la région de Tu'a vers la moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. Les paroles de la danse *tapaki* de Nuku, qui serait contemporaine des tentatives d'invasions tongiennes, désignent déjà Futuna comme le « pays de Mago ».

De leur côté, les Tongiens ont essayé de conquérir Futuna, entre le xv<sup>e</sup> et le xvii<sup>e</sup> siècle. Chaque fois repoussées, ces invasions ont cependant laissé quelques traces, notamment des sépultures. C'est sans doute à cette époque que le kava devint le symbole du pouvoir de la chefferie, l'ordre dans lequel sont distribuées les coupes de kava désignant à chacun sa place dans la hiérarchie sociale.

Mis à part Uvea (Wallis), les noms des îles les plus fréquemment cités dans les récits de la tradition orale sont Savai'i, Upolu, Tutuila (principales îles des Samoa), Tokelau, Fidji ainsi que les îles du nord de Tonga. Quelques emprunts rencontrés dans le vocabulaire futunien témoignent de ces contacts. Concernant Wallis, la chefferie de Sigave avait des liens particuliers avec le district du nord (Hihifo) tandis que celle d'Alo entretenait des relations matrimoniales avec le district de Mu'a. Il semble qu'à l'heure actuelle, ce soit essentiellement le district de Hihifo qui accueille les Futuniens de passage.

À l'exception de quelques hommes de Tuvalu qui se sont mariés à Kolia, on ne constate aucune migration récente. Il existe aussi dans l'histoire orale un récit concernant l'arrivée de « Chinois » (*Tiaina*) — vraisemblablement des Micronésiens — à Alofi au xviii<sup>e</sup> siècle, mais la tradition veut qu'ils commencèrent à prendre de l'importance, qu'une guerre s'ensuivit et que tous les hommes de cette petite communauté furent assassinés lors d'un kava de « réconciliation » (Servant, 1996).

L'implantation très progressive à partir de 1837 d'une petite communauté européenne révolutionna sans doute les mentalités (apparition d'un Autre vraiment autre), les croyances (catholicisme tridentin) et les techniques (métal, tissus, armes à feu) mais l'isolement de Futuna permit à ses habitants d'incorporer peu à peu ces nouvelles données sans perdre pour autant leur identité (Panoff, 1963). Le principal agent de transformation du xix<sup>e</sup> siècle fut la mission. En effet, non seulement les pères maristes réussirent à transformer les croyances religieuses des Futuniens, mais ils introduisirent dans l'archipel les éléments les plus facilement transposables de la civilisation occidentale tout en protégeant leurs fidèles de la convoitise des Occidentaux (Angleviel, 2000). Sur le plan démographique, leur influence fut prédominante puisque les principes moraux instaurés par les missionnaires permirent d'éviter autant que faire se peut les épidémies et les maladies vénériennes, tout en mettant fin, dès 1839, aux guerres traditionnelles. Paradoxalement, les pères maristes établirent des catéchistes futuniens dans toute l'Océanie centrale (Samoa, Tonga, Fidji), catéchistes dont on ne sait s'ils rentrèrent dans leur île d'origine et dont les parcours de vie mériteraient d'être étudiés.

Parallèlement, le faible intérêt économique de l'archipel dû à l'exiguïté, à une population réduite (2000 puis 3000 habitants), à l'éloignement vis-à-vis des grandes lignes maritimes et à l'inexistence de produits commerciaux à haute valeur ajoutée, explique que Futuna a échappé aux excès de la période coloniale (Roux, 1995). Un protectorat tout à fait théorique fut tardivement mis en place à la demande des pères maristes en 1888 pour éviter un éventuel rattachement à la colonie anglaise (et majoritairement protestante) de Fidji. Le délégué du résident de Wallis étant l'un des missionnaires en poste, l'archipel de Futuna ne compta jusqu'à la Seconde Guerre mon-

diale qu'une poignée d'Européens expatriés : deux prêtres, trois ou quatre sœurs (souvent d'origine polynésienne), un ou deux commerçants (*trader*) vivant de la vente du coprah en direction de Fidji et deux ou trois aventuriers (*beachcomber*) « tombés sur la natte » qui vivaient à la futunienne.

La situation évolua en 1930 lorsque les autorités anglaises de Fidji interdirent, à titre préventif, l'importation du coprah wallisien et futunien, suite à l'introduction de l'*Oryctes rhinoceros* à Wallis. Le protectorat se retrouvant sans débouché pour sa seule culture commerciale, la Résidence de France subventionna, grâce aux ressources budgétaires apportées depuis 1920 par la vente (à Paris) de timbres-poste spécifiques, la ligne maritime Wallis — Nouvelle-Calédonie. Les Futuniens furent complètement isolés durant la Seconde Guerre mondiale : aucun navire de commerce, aucune implantation américaine, aucun navire de ravitaillement. Seule exception : quarante Futuniens allèrent travailler en Nouvelle-Calédonie en 1943, grâce à la venue d'un hydravion américain qui leur permit d'embarquer au wharf de Wallis.

Aussi, jusque dans les années 1930, Futuna resta une société monoculturelle, malgré les liens réels quoique ténus avec Wallis et une certaine perméabilité maritime avec les autres archipels de l'Océanie centrale.

## Un tardif biculturalisme

Après la Seconde Guerre mondiale, avec la fin de l'exportation du coprah, les Futuniens ayant pris peu à peu goût aux commodités et aux biens manufacturés occidentaux participèrent à la migration de travail qui les conduisit aux Nouvelles-Hébrides et surtout en Nouvelle-Calédonie. Le Futunien Apeleto Likuvalu a particulièrement bien étudié la causalité de ce phénomène qui recouvrait plusieurs aspects : volonté d'accéder aux biens occidentaux, envie de découvrir un monde extérieur encore mystérieux, mais aussi désir d'une plus grande liberté individuelle, les relations sociales traditionnelles étant basées sur une forte autorité des Anciens.

En 1961, l'accession de Futuna et de Wallis au statut de Territoire d'Outre-mer permit aux Futuniens de sortir du vide juridique qui les pénalisait dans leur recherche de travail en Nouvelle-Calédonie : ils n'étaient jusqu'alors ni Français ni citoyens d'un État souverain, mais de simples « protégés » au statut incertain.

Dans les années 1970, seuls deux petits magasins existaient à Futuna. Ce sont les retombées des migrations vers la Nouvelle-Calédonie qui ont peu à peu sorti l'île de son isolement, ainsi que, plus récemment, l'implantation progressive des services administratifs de proximité : une petite brigade de gendarmerie, une poste, un collège puis deux, un dispensaire puis un petit hôpital, un journaliste TV. L'installation d'une petite communauté de fonctionnaires expatriés européens entraîna, en 1971, la mise en place de liaisons aériennes hebdomadaires avec Wallis, liaisons qui restent limitées du fait de leur coût élevé et des difficultés de répartition entre les passagers, le fret et le trafic postal.

La vie quotidienne reste centrée à Futuna sur les activités agricoles, culturelles et sociales traditionnelles, et le poids du *fatogia*, tribut dû par tous à la chefferie, y reste lourd (Marsaudon, 1998).

Dans les huit villages d'Alo, il existe peu d'infrastructures, si ce n'est l'existence des commodités minimum (pistes pour les véhicules 4x4, lignes électriques et téléphoniques), les équipements scolaires indispensables et, depuis 1992, à des fins de rééquilibrage par rapport à l'autre royaume, l'hôpital de l'île. Sigave comprend six villages ; celui de Leava regroupe toutes les infrastructures administratives de base et tous les services économiques habituellement disponibles dans un petit bourg de Métropole : épicerie générale, quincaillerie, magasin de meuble-électroménager ainsi que le seul poste d'essence de l'île.

Si Futuna est perçue de l'extérieur comme une entité homogène, on constate sur place une certaine hétérogénéité entre les deux royaumes. Sigave possède de vastes champs de cultures irrigués lui permettant de produire des taros en quantité excédentaire, associées à un important élevage de cochons. L'économie d'Alo repose essentiellement sur une culture sèche d'ignames et un élevage de cochons de moindre importance. Cette dualité écologique a eu des implications politiques fortes, le royaume à cultures sèches devant faire face, sous la pression démographique, et malgré un travail accru, à un manque de terres, ce qui l'a conduit dans le passé à une politique expansionniste, de conquête territoriale, expliquant en grande partie les guerres menées par Alo contre Sigave.

Par ailleurs, le fait que seule la baie de Leava soit réellement utilisable, hier comme aujourd'hui, pour tout développement portuaire, explique que tous les échanges passent par le royaume de Sigave. Aussi, certains ont pu dire qu'à l'heure actuelle, les gens de Sigave, vaincus par Alo lors de la dernière guerre de Vai en 1839, prennent leur revanche, occupant nettement plus d'emplois salariés que leurs anciens rivaux, et ayant donc un pouvoir monétaire plus conséquent. Le royaume de Sigave exerce sur le royaume d'Alo le même type de domination structurelle que Wallis par rapport à Futuna.

Curieusement, c'est au niveau des deux chefferies futuniennes que le clivage entre les royaumes tend à s'atténuer le plus. En effet, une certaine solidarité entre l'ensemble des chefs de l'île est nécessaire pour assurer la pérennité du système de chefferie à titres (Favole, 2000). Les chefferies des deux royaumes tiennent vis-à-vis de l'administration un discours identique, font front commun pour maintenir leurs prérogatives et expriment une même volonté de voir le statut de TOM rendu plus équitable entre Wallis et Futuna. Des cinq pouvoirs en place, chefferie, Église, État, négoce et politique, l'Église catholique arrive en seconde position dans les représentations officielles, à égalité avec le pouvoir des chefferies dans la vie quotidienne. En fait, l'Église catholique est omniprésente à Futuna. Elle contrôle l'enseignement maternel et primaire, encadre les activités journalières, réglemente la date des cérémonies coutumières, qui ont lieu le jour du saint du village.

Ce poids institutionnel du quotidien explique en grande partie la forte migration qui s'est produite vers la Nouvelle-Calédonie où l'on compte actuellement plus de Futuniens qu'à Futuna même. Sur les 18 000 personnes originaires du territoire de Wallis et Futuna ayant migré en Nouvelle-Calédonie, un petit tiers vient de Futuna. Des relations très fortes se sont longtemps maintenues entre Futuniens vivant à Futuna et émigrés futuniens. Aujourd'hui, les jeunes Futuniens de la deuxième, voire de la troisième génération née en Nouvelle-Calédonie, ont perdu leurs racines ancestrales (*agafenua*) sans vraiment intégrer l'une ou l'autre des cultures du patchwork calédonien. Lorsqu'ils reviennent en congés à Futuna, ils y sont reçus comme des hôtes de marque du moment qu'ils n'émettent aucune revendication foncière.

Depuis quelques années, quelques retraités de la mine, de la gendarmerie ou de l'armée reviennent vivre de leurs rentes à Futuna, porteurs d'idées progressistes. Ainsi, quelques initiatives sont apparues tendant à séparer le pouvoir coutumier du pouvoir politique, en essayant d'introduire une conception moderne de l'exercice de la démocratie, comme l'instauration du vote individuel, à la place de l'habituelle répartition des voix par avance sur des critères familiaux. Quelques tentatives aussi pour braver les interdits religio-coutumiers, comme aller pêcher le dimanche (1993) ou bien ouvrir une boîte de nuit pour répondre aux aspirations des jeunes. Ou encore, l'introduction d'une secte religieuse, l'Assemblée de Dieu, qui a fait des adeptes parmi ceux pour qui le poids de la religion catholique et du pouvoir coutumier est apparu trop lourd.

Seuls quelques couples futuniens ou mixtes se sont installés durablement en métropole. Des étudiants, en constante augmentation, poursuivent leurs études à Nouméa ou dans des universités métropolitaines, généralement en province et avec un meilleur succès que les Wallisiens. Les expatriés les plus nombreux sont les militaires de carrière ou les appelés du contingent. Ces Futuniens tiennent fréquemment deux types de discours exogènes, qui mettent assez bien en valeur les contradictions actuelles de la société futunienne :

- l'un présente Futuna comme un paradis en voie de disparition qu'il faut préserver.
- l'autre décrit Futuna comme un lieu clos d'où il a fallu s'échapper pour pouvoir trouver du travail ou vivre sans subir le poids du pouvoir coutumier.

Paradoxalement, les relations avec les partenaires régionaux d'hier se sont fortement réduites. D'une part, parce que Samoa, Fidji et même Tonga sont entrées dans la sphère d'influence anglaise et que les pays colonisateurs prônaient l'exclusif. D'autre part, parce que tous les Polynésiens ont peu à peu abandonné, pour diverses raisons, leurs pirogues ancestrales et qu'ils utilisent aujourd'hui navires et avions pour se déplacer dans l'immensité océanique. Dernièrement, certains événements ont permis de raviver quelque peu ces échanges inter-îles : la visite à Futuna du chef de l'État fidjien, également chef coutumier des îles Lau ; l'arrivée de deux prêtres catholiques samoans au début des années 1990 ; et surtout, la préparation aux différents festivals des Arts du Pacifique, auxquels les Futuniens consacrent temps et énergie.

Cet isolement explique que d'aucuns considèrent Futuna comme « un bout du monde » et que cet archipel soit entré presque à reculons dans l'ère du biculturalisme. De fait, les Futuniens

restés au *fenua* (pays) ne connaissent point encore les effets du multiculturalisme, si ce n'est de manière très artificielle, déconnectée de leur quotidien, à travers la petite lucarne de l'unique chaîne de la télévision publique (RFO1) dont les trop rares programmes en langue futunienne se cantonnent à l'actualité locale. Cependant, l'implantation à Wallis du seul lycée du territoire a pour conséquence de confronter les lycéens futuniens à un nouvel ordre social, très déstabilisateur. Lorsqu'ils retournent en vacances à Futuna, ils y introduisent de nouvelles habitudes vestimentaires et culturelles et répugnent souvent à reprendre les travaux traditionnels.

Malgré ces évolutions, Futuna apparaît aujourd'hui encore ancrée dans la tradition, tout en s'initiant très progressivement à la modernité grâce à la poignée de métropolitains installés sur son sol, aux quelques Futuniens de retour au pays après plusieurs décennies d'expatriation et aux médias.

La situation géographique très particulière de cet archipel continue à jouer un rôle déterminant dans son histoire et dans la préservation de son tissu social traditionnel. En effet, on voit mal comment le nombre des expatriés pourrait significativement progresser alors que l'exiguïté, l'éloignement et l'isolement de l'archipel incitent plutôt les jeunes les plus dynamiques de chaque génération à fuir ce milieu insulaire oublié et perçu comme étant sans avenir pour eux.

Devenu progressivement biculturel depuis l'ouverture des trois services publics structurants que sont les collèges, l'hôpital et la télévision, Futuna échappe au multiculturalisme qui ne pourrait être que source d'angoisse existentielle et d'insatisfaction chronique. La Coutume et la Religion paraissent aux yeux de tous comme les piliers d'un certain équilibre entre les aspirations individuelles et les possibilités limitées d'un petit archipel sans autre ressource économique propre que l'agriculture vivrière. Il faut cependant noter qu'à Futuna, non seulement personne ne meurt de faim, mais il n'y existe ni « pauvre » selon les critères occidentaux ni personnes Sans Domicile Fixe. Futuna vit donc bien son timide biculturalisme, du moment qu'à chaque génération, nombre de jeunes adultes partent vivre dans les creusets multiculturels calédonien ou métropolitain.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ANGLEVIEL, F., « La présence missionnaire comme facteur premier de transformation de la culture matérielle, 1837-1888 » in *Uvea-Wallis. Une île pêchée par les dieux*, Chartres, Musée des Beaux-arts, 2000, p. 48-53.

ANGLEVIEL, F., LEXTREYT, M., et alii, *Wallis et Futuna. Espaces et Hommes*, Nouméa, Assemblée Territoriale/CTRDP, 1994.

BURROWS, E. G., *Ethnology of Futuna*, Bernice P., Bishop Museum, n° 138, Honolulu, 1936.

COURVASIER, C., « L'archipel de Horn. Futuna et Alofi : géographie physique » in *Géo-Pacifique des espaces français*, Université Française du Pacifique, Nouméa, 1994, p. 201-214.



- FAVOLE, A., *La palma del potere. I capi e la costruzione della società a Futuna*, il Segnalibro, Turin, 2000.
- FRIMIGACCI, D., *Aux temps de la terre noire. Ethno-archéologie des îles Futuna et Alofi*, Paris, SELAF-Peeters, n° 7, 1990.
- FRIMIGACCI, D., KELETAONA, M., MOÏSE-FAURIE, C., VIENNE, B., *Ko le fonu tu'a limulimua. La tortue au dos moussu*, Paris, SELAF-Peeters, n° 11, 1995.
- FRIMIGACCI, D. et VIENNE B., *Wallis et Futuna. 3 000 ans d'histoire*, Association de la jeunesse wallisienne et futunienne de Calédonie, Nouméa, 2001.
- GUIOT, H., *Waka et construction navale : mobilisation de l'environnement et de la société chez les anciens Polynésiens. Approche ethnoarchéologique*, Thèse d'anthropologie, Université de Paris I, 1997.
- HARMS, V., « Le débarquement des Chinois à Futuna : une histoire inventée ? », *Journal de la Société des Océanistes*, n° 90, Paris, 1990, p. 17-27.
- KIRCH, P.V., *The wet and the dry : irrigation and agricultural intensification in Polynesia*, Chicago, University of Chicago press, 1996.
- LELEIVAL, P., HUFFER, E., (dir.), *Futuna. Mo Ona puleaga Sau*, Suva, Institute of Pacific Studies, 2001.
- LIKUVALU, A., « Histoire et migrations à Wallis et Futuna » in *Bulletin de la SEHNC*, n° 40, Nouméa, 1979.
- MARSAUDON, F., *Les premiers fruits. Parenté, identité sexuelle et pouvoirs en Polynésie occidentale (Tonga, Wallis et Futuna)*, Paris, CNRS Éditions, 1998.
- MOÏSE-FAURIE, C., « L'identité futunienne », *Identités en mutation dans le Pacifique à l'aube du troisième millénaire*, Cret, Université de Bordeaux III, 1998, p. 57-70.
- PANOFF, M., « Situation présente de la société futunienne », *Journal de la Société des Océanistes*, 19, Paris, 1963, p. 149-156.
- ROUX, J.-C., *Wallis et Futuna : Espaces et temps recomposés. Chroniques d'une micro insularité*, Cret-Ceget, n° 21, Bordeaux, 1995.
- ROZIER, C., « La culture de Futuna à l'arrivée des Européens », *Journal de la Société des Océanistes*, 19, Paris, 1963, p. 85-118.
- SERVANT L. C., *Écrits de Louis Catherin Servant*, Paris, Téqui, 1996.
- SOULÉ, M., « Les hommes à Futuna » in *Géo-Pacifique des espaces français*, Université Française du Pacifique, Nouméa, 1994, p. 215-223.